

Groupement académique 2

(Académies d'Aix-Marseille, Besançon, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Corse, Dijon, Grenoble, Limoges, Lyon, Montpellier, Nantes, Nice, Orléans-Tours, Poitiers, Toulouse)

Question relative aux textes proposés (6 points)

Ce texte se situe en tête d'une autobiographie. Vous en ferez un commentaire en montrant comment est racontée la confrontation de la subjectivité de l'enfant à l'ordre de la langue.

Michel Leiris, *Biffures*, tiré de son autobiographie *La Règle du jeu*, Gallimard : « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, pp. 5-6. [Première édition de *Biffures* : 1948].

L'un de mes jouets - et peu importait ce qu'il fût : il suffisait qu'il fût un jouet—, l'un de mes jouets était tombé. En grand danger d'être cassé, car la chute avait été directe et l'altitude - prise au-dessus du niveau du sol - d'une table, voire même d'un simple guéridon, est fort loin d'être négligeable, quand il s'agit de la chute d'un jouet.

L'un de mes jouets, du fait de ma maladresse, - cause initiale de la chute - se trouvait sous le coup d'avoir été cassé. L'un de mes jouets, c'est-à-dire un des éléments du monde auxquels, en ce temps-là, j'étais le plus étroitement attaché.

Rapidement je me baissai, ramassai le soldat gisant, le palpai et le regardai. Il n'était pas cassé, et vive fut ma joie. Ce que j'exprimai en m'écriant : « ... Reusement ! »

Dans cette pièce mal définie - salon ou salle à manger, pièce d'apparat ou pièce commune —, dans ce lieu qui n'était alors rien autre que celui de mon amusement, quelqu'un de plus âgé - mère, sœur ou frère aîné - se trouvait avec moi. Quelqu'un de plus averti, de moins ignorant que je n'étais, et qui me fit observer, entendant mon exclamation, que c'est « heureusement » qu'il faut dire et non, ainsi que j'avais fait : « ... Reusement ! »

L'observation coupa court à ma joie ou plutôt - me laissant un bref instant interloqué - eut tôt fait de remplacer la joie, dont ma pensée avait été d'abord tout entière occupée, par un sentiment curieux dont c'est à peine si je parviens, aujourd'hui, à percer l'étrangeté.

L'on ne dit pas « ... reusement », mais « heureusement ». Ce mot, employé par moi jusqu'alors sans nulle conscience de son sens réel, comme une interjection pure, se rattache à « heureux » et, par la vertu magique d'un pareil rapprochement, il se trouve inséré soudain dans toute une séquence de significations précises. Appréhender d'un coup dans son intégrité ce mot qu'auparavant j'avais toujours écorché prend une allure de découverte, comme le déchirement brusque d'un voile ou l'éclatement de quelque vérité. Voici que ce vague vocable - qui jusqu'à présent m'avait été tout à fait personnel et restait comme fermé - est, par un hasard, promu au rôle de chaînon de tout un cycle sémantique. Il n'est plus maintenant une chose à moi : il participe de cette réalité qu'est le langage de mes frères, de ma sœur et celui de mes parents. De chose propre à moi, il devient chose commune et ouverte. Le voilà, en un éclair, devenu chose partagée ou — si l'on veut - socialisée. Il n'est plus maintenant l'exclamation confuse qui s'échappe de mes lèvres — encore toute proche de mes viscères, comme le rire ou le cri - il est, entre des milliers d'autres, l'un des éléments constituant du langage, de ce vaste instrument de communication dont une observation fortuite, émanée d'un enfant plus âgé ou d'une personne adulte, à propos de mon exclamation consécutive à la chute du soldat sur le plancher de la salle à manger ou le tapis du salon, m'a permis d'entrevoir l'existence extérieure à moi-même et remplie d'étrangeté.

Sur le sol de la salle à manger ou du salon, le soldat, de plomb ou de carton-pâte, vient de tomber. Je me suis écrié : « ... Reusement ! » L'on m'a repris. Et, un instant, je demeure

interdit, en proie à une sorte de vertige. Car ce mot mal prononcé, et dont je viens de découvrir qu'il n'est pas en réalité ce que j'avais cru jusque-là, m'a mis en état d'obscurément sentir - grâce à l'espèce de déviation, de décalage qui s'est trouvé de ce fait imprimé à ma pensée - en quoi le langage articulé, tissu arachnéen de mes rapports avec les autres, me dépasse, poussant de tous côtés ses antennes mystérieuses.

Corrigé rédigé du commentaire

Dans quelles circonstances, un enfant rencontre-t-il l'arbitraire du signe linguistique et la langue de l'Autre qui deviendra la sienne ? Quels troubles et quelles réflexions, cette découverte peut-elle engendrer avec quels effets sur le rapport au monde de l'enfant ?

Michel Leiris dans *Biffures* cherche à restituer cette expérience de l'accès à l'ordre de la langue à travers le récit d'un souvenir d'enfance placé en ouverture de son autobiographie pour en signifier sans doute la dimension fondatrice de sa vie d'homme et plus encore d'écrivain. L'exclamation enfantine « ... Reusement ! » au lieu du vocable « heureusement » a scellé son entrée dans l'univers de la langue et le monde des adultes.

Nous verrons comment le récit autobiographique restitue pour le lecteur les faits marquants de cette découverte du fonctionnement du langage, puis la manière dont le commentaire s'allie au récit pour analyser le phénomène et ses effets sur la représentation de soi, de l'autre et du monde, et enfin comment la poésie ou l'écriture poétique de l'autobiographie permet d'apporter une réponse à la difficulté intrinsèque d'utiliser la langue des autres pour communiquer, exprimer sa subjectivité, dire sa singularité dans l'écriture de soi.

Le souvenir d'enfance évoqué par l'auteur-narrateur est restitué sous la forme d'un récit qui occupe la première partie du texte, du début « L'un de mes jouets » à « percer l'étrangeté ». Cette partie présente les caractéristiques du récit autobiographique défini par Philippe Lejeune dans *Le Pacte autobiographique* (Seuil, 1975) : « Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie

individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. » ; « Pour qu'il y ait autobiographie (et plus généralement littérature intime), il faut qu'il y ait identité de l'auteur, du narrateur, et du personnage. » Dans ce récit en prose, à la première personne, le pronom « Je » désigne et fait se correspondre les trois instances narratives : l'auteur (Michel Leiris), le narrateur de l'évènement, et le personnage de l'enfant dont le jouet fait une chute. Le récit rapporte une expérience en apparence anodine qui se révélera être la matrice d'une personnalité définie par son rapport à la langue et au langage. Il s'agit d'un récit rétrospectif ainsi que le manifestent les temps employés : récit au passé avec l'alternance de l'imparfait « l'un de mes jouets était tombé » et du passé simple « je me baissai, ramassai le soldat gisant » ; les marqueurs temporels signifient également la distance entre le temps de l'évènement passé, du souvenir « en ces temps-là » et le temps présent du narrateur, de l'écriture « aujourd'hui ».

L'évènement central et le sujet du récit présentent la singularité d'être un fait de langage enfantin « ... Reusement ! ». Cet évènement prend place dans une narration qui met en place tous les éléments d'un récit construit : une série d'actions dans un enchaînement chronologique et causal, un espace, des personnages. Le récit commence après la chute du jouet. Le début du texte, développé sur deux paragraphes, montre l'angoisse de l'enfant à la pensée de son jouet « en grand danger d'être cassé ». Ce temps suspendu manifeste l'attente anxieuse du résultat de la chute exprimée à l'imparfait « se trouvait sous le coup d'avoir été cassé ». Longuement développée dans l'écriture comparativement à sa brièveté dans les faits, elle est interrompue par une succession d'actions au passé simple : « je me baissai, ramassai, palpai, regardai » dont l'énumération est close par la réaction de joie de l'enfant à la vue du jouet intact et par sa traduction langagière « ... Reusement ! ». Cette exclamation est corrigée par « quelqu'un de plus âgé » en « heureusement » qui arrête net la joie de l'enfant (« un bref instant interloqué ») et le plonge dans un état psychique et affectif « curieux », précisément indéfinissable et indicible. La dynamique du récit fait bien apparaître le passage du jouet cru cassé au jouet intact, comme sauvé, le passage de l'angoisse de la perte d'un jouet aimé à la vive joie d'un jouet retrouvé dans son intégrité et le passage du langage enfantin familier et rassurant au langage

adulte nouveau et déstabilisant. L'enjeu du récit est bien une découverte langagière fondamentale et fondatrice comme nous le verrons par la suite.

Cette action se déroule dans un espace qui figure le contexte nécessaire à la représentation de l'évènement rapporté, un lieu où l'enfant joue, avec des objets qui prennent le rôle d'actants s'opposant au jeu et plaisir de l'enfant : « une table » ou « un simple guéridon ».

Le jouet est présenté comme une force narrative importante, un actant du récit, paradoxal, adjuvant et opposant selon que l'on considère sa chute, son intégrité après la chute, ou le fait qu'il est l'instrument d'une découverte langagière primordiale.

Les personnages du récit opposent l'enfant aux adultes, son entourage. L'enfant vit dans son monde, dans son univers propre, celui du jeu (« jouet », terme très souvent mentionné et repris par « amusement »). L'enfant a un langage qui lui est propre, il est caractérisé par ses sensations et ses sentiments comme le montre l'importance accordée au début du récit à l'expression de son angoisse et de sa culpabilité en raison de sa maladie : deux paragraphes alors que peu de temps s'écoule entre le moment de la chute du jouet et la récupération par l'enfant comme en atteste l'adverbe « rapidement ». Face à l'enfant, se dressent les adultes, les plus âgés, « mère, sœur, ou frère aîné », ceux qui représentent la raison, ceux qui savent : « quelqu'un de plus averti, de moins ignorant que je n'étais », ceux qui rectifient l'erreur de langage au nom de l'ordre de la langue.

L'écriture de ce récit autobiographique atteste de la volonté d'authenticité qui caractérise le pacte autobiographique avec le lecteur. Le narrateur adulte tente de restituer le plus exactement possible les actions de l'enfant, ce qu'il a éprouvé à ce moment-là, son état d'esprit et parfois, c'est sa voix même qu'il tente de faire entendre, notamment dans des incises marquées par des tirets ou des développements syntaxiques, pour préciser les faits, les circonstances, pour en souligner l'importance, renforcer la représentation pour le lecteur. Ce choix d'écriture est particulièrement sensible dans les deux premiers paragraphes du texte. De même, certaines notations, certaines approximations exhibées, veulent témoigner du souci explicite d'une juste restitution de l'épisode. Elles peuvent si-

gnifier le monde incertain et indifférencié de l'enfant qui ne sait pas encore nommer les choses, ni se repérer dans l'espace (« Dans cette pièce mal définie -salon ou salle à manger, pièce d'apparat ou pièce commune- ») et le temps (« quelqu'un de plus âgé -mère, sœur ou frère aîné- »). Mais elles peuvent aussi signifier la fragilité du souvenir et ses imprécisions (« l'un de mes jouets -et peu importait ce qu'il fût », « le soldat »), « l'oublieuse mémoire », pour reprendre le bel oxymore de Supervielle. Elles manifestent une spécificité de l'écriture autobiographique où coexistent plusieurs niveaux d'expression, elles traduisent la relation subtile entre le vécu de l'enfant, le récit du narrateur et le projet de l'auteur. Pour lui, ce qui compte ici c'est « le Jouet », c'est ce qu'il représente, symbolise, et non l'objet en soi.

Le discours autobiographique fait globalement place au récit dans les deuxième et troisième parties du texte pour gloser le sujet du récit, pour explorer et expliquer la nature, les effets et les conséquences de l'expérience langagière que vient de vivre l'enfant : « L'on ne dit pas « ... reusement », mais « heureusement » ». Ce discours signifie implicitement l'autobiographie comme construction ou « l'histoire depersonnalité » de l'auteur-narrateur, pour reprendre certains termes définitoires de Philippe Lejeune. Le propos est ici ancré dans la situation d'énonciation, dans le temps de l'écriture comme le manifestent les temps du discours, présent et passé composé : « se trouve », « prend », « m'a permis ». Le sujet grammatical devient le plus souvent le mot « ... reusement », décliné en de nombreux substituts qui attestent de son importance à l'origine de la découverte. Ils montrent le processus de l'exploration engagée pour comprendre et expliquer : « ce mot », « ce vague vocable », « l'exclamation confuse », « ce mot mal prononcé ». Le pronom personnel « il » le représente à six reprises.

Quelle est la nature de cette découverte langagière ? L'enfant prend conscience qu'il n'y a pas de lien direct, « naturel » entre le mot, sa forme, ses sons et son sens ou ce qu'il désigne concrètement. Il comprend que les mots sont des signes qui s'agencent entre eux (famille de mots, phénomène de dérivation) et qui prennent sens dans ces relations linguistiques : « Ce mot [... Reusement !] employé par moi jusqu'alors sans nulle conscience de

son sens réel, comme une interjection pure, se rattache à « heureux » et [...] se trouve inséré soudain dans toute une séquence de significations précises », « chaînon de tout un cycle sémantique ». En termes savants, l'enfant découvre que le langage n'est pas défini par la théorie de Cratyle - personnage d'un dialogue de Platon -, selon laquelle il existe une relation « motivée » entre les mots et les choses, c'est-à-dire, un rapport de nécessité et de sens entre la forme linguistique du mot et ce qu'il nomme, mais par la théorie de Saussure qui montre que les mots ne correspondent pas à la réalité, que la langue est caractérisée par « l'arbitraire du signe », c'est-à-dire que le signifiant (le mot) et le signifié (le sens) sont distincts, sans lien notamment entre la forme sonore du mot et la chose désignée et signifiée.

Autre face de la découverte de la fausseté du « cratylisme » : le langage n'est pas propre à un individu mais il s'agit d'un bien commun aux humains, représenté ici par « le langage de mes frères, de ma sœur, de mes parents », qui a une valeur d'échange, de communication, qui constitue l'individu en être social : « De chose propre à moi, il devient chose commune et ouverte », « chose partagée-ou si l'on veut-socialisée », « vaste instrument de communication ».

C'est aussi la découverte du langage articulé, fondamentalement différent de l'inarticulé confus, « proche [des] viscères comme le rire ou le cri », du langage « instrument de communication », codé et partagé. La découverte du fonctionnement de la langue et du langage est inséparable de la découverte d'autrui et de l'altérité.

Le passage rend bien compte du caractère crucial de cette expérience. La découverte est caractérisée par son instantanéité, sa violence et sa radicalité ainsi que l'exprime la double comparaison employée pour la qualifier : « une allure de découverte comme le déchirement brusque d'un voile ou l'éclatement de quelque vérité ». La découverte se fait révélation. Elle appelle l'image de la foudre : « en un éclair ». Elle s'accompagne d'une intense émotion qui se traduit physiquement : « Je demeure interdit, en proie à une sorte de vertige ». Paralysie et étourdissement passagers signifient nettement l'impact de cette découverte d'une réalité langagière ignorée qui s'impose soudainement à la conscience de l'enfant. Signifiée comme ré-

vélation, la découverte du fonctionnement de la langue et de l'altérité paraît auréolée de tout son mystère. Le registre des sensations domine, la découverte est davantage ressentie par l'enfant que véritablement comprise ou élucidée : « par la vertu magique », « m'a mis en état d'obscurément sentir ». Le caractère indicible de l'expérience et l'impression d'étrangeté qui s'en dégage marquent le texte à des moments clés : la deuxième partie du texte se termine comme la première sur le terme « étrangeté » et la troisième partie fait écho à la même tonalité avec le qualificatif « mystérieuses ». Il s'agit pour l'auteur-narrateur adulte de restituer le souvenir au plus proche du vécu et des émotions de l'enfant.

Le discours sur l'expérience linguistique se structure à travers un système d'oppositions qui montre bien la rupture entre l'avant et l'après de la découverte, entre les deux mondes qu'elle sépare irrémédiablement : « ce mot employé par moi jusqu'alors [...] comme une interjection pure, se rattache à « heureux », « ce mot qu'auparavant j'avais toujours écorché » est « [appréhendé] d'un coup dans son intégrité ». Dans un effet de symétrie appuyée, « ce vague vocable - qui jusqu'à présent m'avait été tout à fait personnel et restait comme fermé- » s'oppose à « De chose propre à moi, il devient chose commune et ouverte » : individu-intériorité-subjectivité *versus* collectif-extériorité-objectivité.

Cet apprentissage sidérant du fonctionnement de la langue et du langage fait prendre conscience à l'enfant - qui doit dire désormais « heureusement » et non « ... reusement » - qu'il était un étranger dans le langage. Il se trouve comme dépossédé de « son » langage et conséquemment comme chassé de « son » monde, où il faisait corps avec celui-ci et avec le langage. Comment, alors, satisfaire la nostalgie et le désir de l'univers « cratylitique » où les mots et les choses se ressemblaient et correspondaient ? Comment retrouver le sens personnel et intime des mots avec le langage des autres ? Comment se recréer un langage à soi à l'intérieur de la langue commune et le rendre apte à la fonction d'échange avec autrui ? Questions qui peuvent trouver une réponse dans et par la poésie, dans et par l'écriture poétique de l'autobiographie (caractéristique de l'autobiographie de Leiris que Philippe Lejeune a analysé dans *Le Pacte autobiographique*).

Le travail de recréation du souvenir, de la découverte d'un fait de langue et de ses conséquences, traduit une quête de réappropriation d'un langage à soi, ouvert à la communication avec autrui. Il manifeste une recherche pour construire le moment vécu comme un évènement fondateur au moyen d'une prose aux qualités poétiques qui signe une écriture de soi singulière. Il s'agit, avec la poésie, de travailler à faire concorder la langue et le réel, de travailler à lier étroitement son et signification, signifiant et signifié et aussi de manifester, dans l'écriture, la tension entre deux faces du langage : à la fois, instrument de communication avec autrui et instrument de communion avec soi-même ; une double face qui explique son étrangeté pour l'enfant (et peut-être ensuite également pour l'écrivain adulte dans l'écriture autobiographique).

Tout d'abord le vocable « ... reusement ! » est en soi poétique. Il exprime l'univers naturellement poétique de nombreux mots d'enfants et de jeux avec les mots des enfants. L'enfant n'en a pas conscience, mais l'écrivain adulte n'ignore pas et exploite sa puissance suggestive (qu'il accompagne d'un point d'exclamation) en le confrontant au langage commun (« heureusement ») : inattendu, incomplet, cassé, il fait sens, il ramasse en trois syllabes l'émotion de l'enfant, traduit son ingénuité. Ce mot opère comme un mot magique, il fait dévoiler un secret (« comme le déchirement brusque d'un voile »), il provoque une lucidité soudaine (comme « l'éclatement de la vérité »), il représente l'expérience et l'expression d'un instant poétique, peut-être le premier ou celui que l'adulte veut instaurer comme tel, si l'on considère que ce souvenir ouvre *Biffures*, le premier tome de l'autobiographie de Leiris *L'Age d'homme*.

Le recours aux images, comparaisons et métaphores, caractérise également l'expression poétique et la recherche de la meilleure adéquation possible entre les mots employés et ce que l'on veut signifier et faire entendre au lecteur. La métaphore sur laquelle se clôt le texte est particulièrement pertinente dans sa dynamique récapitulative et évocatrice pour évoquer la représentation que se fait l'enfant du « langage articulé » qu'il vient de découvrir : « tissu arachnéen de mes rapports avec les autres, me dépasse, poussant de tous côtés ses antennes mystérieuses. » L'image, riche et complexe, met en relation plusieurs niveaux de significations : la toile d'araignée, désignée poé-

tiquement par « tissu arachnéen » figure le langage comme un ensemble de fils qui tissent le rapport entre l'enfant et autrui, de fils qui trouvent naissance en soi, comme le fil de l'araignée tissé à partir de son propre corps, de fils comme une série de liens, de mise en réseaux qui permet de communiquer. Cette image est ambivalente : l'échange avec les autres, sous la forme du « tissu arachnéen », est aussi piège, emprisonnement du sujet, interdépendance. La toile, qui par métonymie s'anime, figure ensuite le langage tel un animal (un insecte car l'araignée n'a pas d'antennes) prenant activement possession de l'espace environnant qu'il explore avec ses « antennes » et conquiert. Image ambivalente également, car ce déplacement peut signifier invasion du domaine propre à l'enfant et malaise diffus, ainsi que le double sens (concret et abstrait) du terme « me dépasse » le permet : le langage articulé ne connaît pas de contraintes spatiales, il est partout, et ce pouvoir étendu surprend, déconcerte, dérange l'enfant. L'apprentissage de l'ordre de la langue reste dans cette métaphore associé à la notion de mystère qui comprend et prolonge celle de la révélation. L'instant de cet apprentissage est restitué selon le point de vue de l'enfant qui définit le langage non avec des concepts mais au moyen de sensations, comme l'exprime de manière suggestive, l'image des « antennes mystérieuses », où le terme « antennes » renvoie aux organes sensoriels du toucher et du goût dans le monde animal. Le langage existant extérieurement au sujet, se développant selon des règles propres, tissant un espace interrelationnel qui unit et sépare à la fois, est vécu comme étrange et vaguement inquiétant par l'enfant.

Un phénomène d'échos, de reprises, caractérise, dans ce passage, l'écriture de Leiris. Il est particulièrement remarquable avec le récit du souvenir, repris trois fois, avec des variations de longueur, de posture énonciative, d'expression : « Ce que j'exprimai en m'écriant : « ... Reusement ! », « à propos de mon exclamation », « Je me suis écrié : « ... Reusement ! » ou « me laissant un bref instant interloqué », « Et, un instant, je demeure interdit ». Ainsi, le récit se présente comme une composition poétique de nature musicale et l'écriture littéraire comme un art de la fugue. Le texte se développe en une série de retours à son point de départ dans un mouvement d'ouverture et de fermeture qui donne un rythme à la prose. L'anaphore confère également au récit autobiographique une dimension lyrique :

« l'un de mes jouets » répété trois fois au début du texte crée et impose d'entrée de jeu un effet de rythme ternaire à la prose. De surcroît, cette anaphore centrée sur un objet clé, fait penser aux formules reprises dans la poésie orale pour faciliter le travail de la mémoire, mémoire que l'écriture du souvenir d'enfance sollicite au premier chef.

L'écriture de Leiris dans ce passage manifeste une volonté de totalité, de plénitude qui caractérise souvent la poésie. Cet extrait est construit de manière à intégrer différents niveaux textuels : narration, discours, poésie et des matériaux hétéroclites : souvenirs, faits, émotions, raisonnements ou analyses abstraites. La syntaxe, déployée en subordonnées, en enchâssement d'incises, tresse le matériau et les structures linguistiques pour rendre compte de la genèse singulière de la découverte du langage et de ses effets pour l'auteur.

Enfin, l'expérience restituée est de nature poétique au sens où elle se donne à lire et à comprendre comme l'introduction, voire l'intronisation de l'enfant dans l'univers du symbolique. La chute du jouet accompagnée par une forme de langage incorrecte fonctionne comme un rite de passage, une initiation, à l'ordre de la langue, à la symbolique du langage avec son double visage, tourné vers soi et tourné vers autrui, ses deux valeurs, personnelle et d'échange. La chute, comme rite initiatique également, est en quelque sorte nouvelle naissance, avec la découverte de l'altérité comme fondement de l'identité : la conscience individuelle et le rapport immédiat au monde de l'enfant rencontrent l'extériorité du monde et d'autres « moi » qui, s'exprimant dans un langage articulé, révèlent l'enfant à lui-même en lui apprenant la conscience de soi et de sa propre particularité. Le symbolique est porteur de division, de tension, de déchirement et d'étrangeté, autant de marques qui sont souvent celles de la poésie.

Cet extrait de *Biffures* raconte et commente une expérience cruciale et fondatrice pour Michel Leiris. Avec la chute du jouet et la correction par un « autre » d'une expression incorrecte, l'enfant se trouve comme chassé du paradis rassurant de l'enfance caractérisé ici par un rapport indifférencié au monde et un langage propre à soi. Il vit comme une dépossession de soi la découverte de l'ordre de la langue et le contact langagier avec autrui en

même temps qu'il prend conscience du pouvoir fabuleux et quelque peu inquiétant du langage articulé à se développer extérieurement à lui.

L'écart entre soi et l'autre découvert à la faveur de cet événement peut également être emblématique de la position de l'auteur et du narrateur au sein même de l'écriture autobiographique. La conquête du langage par l'enfant avec ses conséquences génère pour l'écrivain une quête incessante du langage, qui pourra faire correspondre communion avec soi-même et son expression - comme au temps de l'enfance - et communication avec autrui, -selon l'ordre de la langue - irréversible et inévitable après l'expérience de « ... Reusement ! ».

Questions ayant trait à la grammaire, à l'orthographe et au lexique

Grammaire

Vous analyserez les emplois des infinitifs dans les expressions suivantes :

« En grand danger d'être cassé »

« qui me fit observer »

« il faut dire »

« si je parviens, aujourd'hui, à percer l'étrangeté »

« Appréhender d'un coup dans son intégrité ce mot »

« le soldat, de plomb ou de carton-pâte, vient de tomber »

Orthographe

Vous justifierez l'orthographe grammaticale des mots soulignés dans les expressions suivantes :

- a - l'altitude [...] est fort loin d'être négligeable

- b - ma pensée avait été d'abord tout entière occupée

- c - poussant de tous côtés ses antennes mystérieuses

Lexique

Vous indiquerez les sens potentiels du mot *observation* et montrerez que ce mot joue sur cette polysémie dans la phrase : « L'observation coupa court à ma joie ».